

« Paname à La Havane », ce n'est qu'une chanson. Douce

Par Michel Porcheron

C'était au tournant du siècle, quelques années auparavant et quelques années après. La scène française et mondiale connaissait le come-back de deux bien jeunes octogénaires, l'un l'ainé de dix ans, un joyeux compère de Santiago de Cuba et le second un Parigot-Antillais. **Francisco Repilado Compay Segundo** et **Henri Salvador** n'allaient jamais se rencontrer, pas même se croiser. Hélas (pas seulement pour nous). On rêvera toujours d'un duo sur scène, ou en studio. Tout sur le plan artistique les unissait.



Francisco Repilado *Compay Segundo* (18 novembre 1907 - 14 juillet 2003) et Henri Salvador (18 juillet 1917- 13 février 2008), outre leur formidable talent depuis longtemps reconnu, dès les années 40, apportaient alors, au superlatif, authenticité, naturel, charisme et joie de vivre estampillés.

Dans son dernier CD « *Tant de temps* » (posthume 2012, 11 titres) Monsieur Henri chante « **Paname à La Havane** ». Ce n'est rien d'autre qu'une rime riche et une belle chanson.



En 3' 26 '' : <http://www.deezer.com/fr/track/33382231>

Comment se fait-il que le Titi de Paname et le Muchacho de Santiago, artistes qui avaient tant de choses en commun, n'aient pas au moins fait connaissance ? Quant à un duo...Compay et Salvador dans le même studio, sur la même scène, on en rêvera toujours.

Compay Segundo a bien enregistré de son côté avec un autre compère octogénaire français, Charles Aznavour (1924) la chanson « *Mourir de Amor* » (Mourir d'amour, 1971) pour son CD « *Calle Salud* » (1999)...Chapeau bas.

Au lendemain de la sortie de « *Compay Duets* » en 2002, de 16 chansons (outre Aznavour que l'on retrouve, Cesaria Evora, Omara Portuondo...) manifestement dédié à un public international, la revue spécialisée française *Platine* écrivait : « À quand un duo avec Henri Salvador ? ».



<http://www.youtube.com/watch?v=aNK6LAGtuG4>

Lequel Aznavour est allé même enregistrer aux studios Abdala, à La Havane, une partie de son disque « *Colore ma vie* » (2007, 12 chansons, paroles et musique de Ch. Aznavour), coréalisé (sans plus de précisions sur le livret) par le maestro cubain du piano Chucho Valdés. La mention « enregistré à Cuba » pouvait laisser espérer quelque chose de plus précisément cubain, au moins dans les arrangements.

Salvador lui partit enregistrer à Rio de Janeiro ce qui allait être son dernier album « *Révérances* » (2006). Splendide.

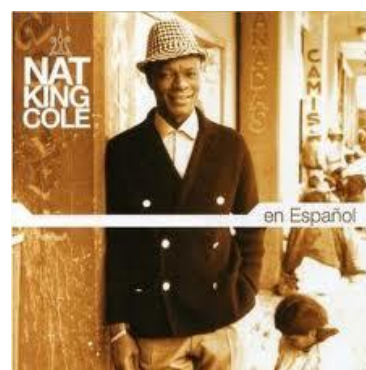
Et ces points communs entre Monsieur Henri et Don Francisco ? La même origine Caraïbe, la guitare, ils dormaient avec, leurs voix de velours qui n'avaient pas changé, ou si peu, depuis leur jeunesse d'état civil, le charme, le statut de gentlemen, l'élégance naturelle, le sourire du visage comme celui de l'âme et deux splendides come-backs simultanés d'octogénaires juvéniles, quelques tours du monde...

Mais Henri Salvador est passé à côté de toute rencontre ou influence de la musique cubaine, à l'exception de l'interprétation en français (1949, paroles de Jacques Larue) du boléro « *Quizás, quizás, quizás* » (1947) du compositeur cubain Osvaldo Farrés (1902-1985), mélodie popularisée par Pérez Prado et surtout Nat « King » Cole (1958) dans ses diverses interprétations en espagnol. Nat fut dans les années 50 un des habitués du Tropicana de La Havane. Il y travailla avec le compositeur Armando Abreu.

<http://www.deezer.com/fr/track/5353270>

par Nat « King » Cole: <https://www.deezer.com/fr/album/1557427>

Osvaldo Farrés



Que l'on sache, H. Salvador ne s'est jamais rendu à Cuba. Alors que la musique brésilienne l'a toujours accompagné. Il débarque en décembre 1941 à Rio de Janeiro, au sein de l'orchestre de Ray Ventura, obligé de fuir la France en guerre. Il fait toute la tournée (Argentine, Brésil, Chili, Uruguay) pendant 4 ans. Au Brésil, Salvador qui parle de mieux en mieux le portugais, est de plus en plus célèbre, il est en passe d'y rester et devenir une grande vedette, mais il décide de faire ses bagages. Panama lui

manque. Pendant ces années là, il n'a pas l'idée de repasser par Cayenne, ni de connaître Pointe-à-Pitre ou Fort-de-France. Alors une escale à La Havane...

De retour à Paris, il aura la carrière solo que l'on connaît – multiforme et multicolore- des années 50 à ses adieux au music-hall, le 21 décembre 2007, au Palais des Congrès, à Paris.

Dans la carrière de chacun de nos deux artistes, le tournant du siècle allait donc être un tournant exceptionnel. Ils allaient être enfin reconnus au plan mondial, et surtout pour leur véritable valeur artistique, à l'âge ou bien de leurs collègues, amis et autres vivent une retraite souvent subie, pas toujours dorée. Tout (re)commençait à 80 ans passés.



Après pour tous les deux des années d'absence, d'éclipse. Le Cubain gagnait sa vie comme *torcedor* (rouleur) de havanes, le Parigot cherchait à sortir de ses années Rigolo.

L'album d'Henri Salvador « *Chambre avec Vue* » (2000), qui sera suivi de « *Ma chère et tendre* » et de « *Révérances* » presque de la même veine, est dans la carrière d'Henri Salvador ce que « *Yo Vengo Aquí* » (1996) et « *Calle salud* » (1999), deux disques d'or, ont été pour le Compay Segundo, en même temps qu'il devenait un des piliers du *Buena Vista Social Club* dont le succès fut colossal. Jamais un disque d'artistes cubains n'avait connu de telles ventes dans le monde, par millions d'exemplaires.

« Il s'en est fallu de peu que ce trophée soit à titre posthume ! »

C'était la vraie reconnaissance à la fois de la profession et du public, avec le retentissement qui va avec : Henri Salvador reçoit enfin deux [Victoires de la musique](#) en 2001 : celle du « *groupe ou artiste interprète masculin de l'année* » et celle de « *l'album de variétés de l'année* » pour [Chambre avec vue](#). Il recevra en 2002 « *la Victoire du meilleur spectacle* ». Difficile de faire mieux.

« *Il s'en est fallu de peu que ce trophée soit à titre posthume !* », déclara, dans un éclat de rire, un de plus, Salvador. « *Aujourd'hui, je réalise ce dont j'ai toujours eu envie, être un crooner en langue française* ». En langue française parfaite. Inspiré depuis toujours par le seul crooner de l'histoire (avec peut être Dean Martin ?) **Nat « King » Cole**, son frère de Montgomery, Alabama, né aussi en 1917, un jour de mars. « *Je lui dois tout* ».

« Nat » un habitué du Tropicana



Quels prodigieux albums ceux de leur renaissance ! Aujourd'hui trésors du patrimoine. Les années -ni rien d'autre- n'avaient donc pas pesé sur eux.



Monsieur Henri et *Compay* avaient à nouveau la vie devant eux

(mp).